

MERS-EL-KEBIR.(V. le numéro 52 de la *Revue*)

Après une digression de quelques pages (de 292 à 299), sur le partage que les rois d'Espagne et de Portugal se firent de l'Afrique, en 1504, de l'Afrique, qui restait presque tout entière à conquérir ; Suarez reprend en ces termes le cours de ses récits sur Mers-el-Kebir :

Au printemps de l'année 1505, les corsaires mores de Mers-el-Kebir avaient douze brigantins et frégates, bâtiments légers et bien armés, faits à neuf par leurs captifs portugais dont plusieurs avaient été maîtres calfats de l'administration maritime.

Sur ces navires, ils gagnèrent la côte de Valence, au mois de mai ; à l'île de Santa Pola, ils se divisèrent, par moitié en deux escadrilles dont chacune emmena pour guides des morisques tagarins de ces contrées. Ils saccagèrent ainsi, au cœur de la nuit, les faubourgs d'Elche et d'Alicante, où ils firent bonne prise de chrétiens et de butin d'autre sorte avec lequel ils reprirent le chemin d'Oran et de Mers-el-Kebir. Mais au milieu du golfe une trombe les assaillit et leur coula deux brigantins ; les autres navires durent courir sur la côte d'Alger où ils se rallièrent enfin.

Une autre fois, comme ils étaient prêts à retourner avec les mêmes guides à la côte de Valence et aux jardins d'Alicante, on fut avisé à Oran et à Mers-el-Kebir que le Portugais Pedro Gonzalès, bourgeois de Malaga, en conserve de trois autres brigantins, avait saccagé la ville de Cezil, à neuf lieues ouest d'Oran (1) et en emportait beaucoup de gens et de butin. Prévenus de cela, les Mores de Mers-el-Kebir sortirent aussitôt, les

(1) Dans le chapitre que Suarez consacre à la rectification des erreurs de Marmol, il parle deux fois de *Zezil* auprès duquel — ou, pour mieux dire, de ses ruines — il a passé diverses fois en expédition ; Selon lui, *Zezil* (il écrit aussi *Cezil*) est à plus de 9 lieues à l'ouest d'Oran, au bord même de la mer touchant à l'embouchure de l'oued Zene (Cene, Sena)

rames en main, pour aller lui intercepter le passage. Mais ils ne purent l'atteindre, bien qu'ils allassent jusqu'en vue de Malaga.

Cependant, ne voulant pas rentrer chez eux sans avoir causé quelque dommage aux chrétiens, ils allèrent au cœur de la nuit mettre le feu à des navires, des hourques flamandes, bretonnes et allemandes qui attendaient là le moment de débarquer leurs cargaisons et de charger des raisins secs.

De cette dernière insulte, naquit la cause qui précipita la perte de Mers-el-Kebir et d'Oran, en excitant à cette conquête l'esprit des chrétiens, ainsi qu'on va le voir.

Outre les faits et gestes que nous venons de raconter des corsaires mores d'Oran et de Mers-el-Kebir et des corsaires chrétiens de Cartagène, Malaga et Majorque, il se passa, sur l'une et l'autre côte, beaucoup d'autres faits de guerre et de paix entre eux, avec des transactions réciproques de rachats, les uns échangeant des otages avec les autres, tous demandant aux gouverneurs ou aux caïds des saufs-conduits pour le commerce et les échanges de prisonniers et pour vendre des marchandises en Espagne, à Oran, Alger, Bougie, Bône et Tlemcen, les endroits de plus grand négoce de tout ce royaume. Les rapports avaient lieu surtout avec des marchands de France, de Gênes, d'Italie, de Venise et d'Espagne, peu de Catalogne et de Valence depuis que l'on gagna ce royaume sur les Mores ; moins encore d'Alicante et de Cartagène. De là vers le couchant, sur la côte du royaume de Grenade, non plus que sur le littoral

et d'un autre cours d'eau *salé* et trouble, qu'on appelle Targa depuis son confluent avec le *Cene* jusqu'à la mer.

Zezil fut saccagé en 1542 par la garnison d'Oran et il ne paraît pas s'être relevé de ses ruines du temps de Suarez ; maintenant, son nom même a péri, à moins qu'on ne veuille bien le retrouver dans Haouche *Zelzel* ou dans Belad, Oued, Aïn et Djorf *Sessel* qui se rencontrent encore dans la région dont parle notre auteur. L'oued *Targa*, qui paraît être l'oued el-Malah, avait sans doute reçu ce nom des Beni *Targa* qui habitent sur ses bords, vers son embouchure. Quant à oued *Cene* qui, selon Suarez, portait ce nom dès son origine, dans les plaines de Zaydor, à l'endroit même où on le voyait sourdre à gros bouillons d'entre les racines d'un figuier sauvage, pour aller, toujours sous son même nom, mêler ses eaux à celles de l'oued *Targa*, il ne paraît pas difficile d'établir son identité, grâce à ces détails même, au moins pour ceux qui ont l'avantage d'étudier la question sur les lieux.

ouest de l'Andalousie, nul ne trafiquait à Oran ni en aucune autre partie de la Berbérie, tant parce que les Castellans n'ont pas d'inclination pour le commerce que parce que cette côte était depuis peu de temps, aux chrétiens, avant la conquête de Mers-el-Kebir et d'Oran.....

III.

PRISE DE MERS-EL-KEBIR.

Le traducteur fait observer qu'ici le Ms. de Suarez présente une lacune qui nous prive précisément du début de sa relation de l'expédition de Mers-el-Kebir. Elle porte sur la fin de la page 303 (trois lignes) et sur toute la page 304 (vingt-une lignes) qui sont demeurées en blanc. Pour y suppléer, nous allons emprunter ce début aux *Mémoires historiques, etc.*, de M. Pellissier de Reynaud (p. 8) qui le raconte ainsi :

« La flotte espagnole, commandée par Don Raymond de Cordoue, ayant à bord 5,000 hommes de troupes, placés sous les ordres de Don Diego Fernandez de Cordoue, partit de Malaga le 29 août 1505. Contrariée par les vents qui l'obligèrent de relâcher à Almeria, elle n'arriva à Mers-el-Kebir que le 11 septembre. Ce retard fut avantageux aux Espagnols, en ce que les indigènes qui s'étaient réunis en grand nombre sur le bruit de leur arrivée prochaine, las de les attendre et manquant de vivres, se dispersèrent, ne laissant en observation sur la côte que quelques faibles troupes incapables de gêner en rien le débarquement. La garnison de Mers-el-Kebir n'était que de 400 hommes. Cependant, elle opposa d'abord une assez vive résistance ; mais son commandant ayant été tué, elle se rendit au bout de trois jours de siège. A peine la place était-elle au pouvoir des Espagnols que de nombreuses troupes arabes vinrent à son secours ; mais, voyant qu'il était trop tard, elles se retirèrent après quelques légères escarmouches. »

M. Pellissier, qui ne fait ici qu'analyser les récits des principaux historiens espagnols, est en désaccord complet avec Suarez pour les dates. Mais quand on sait que ce dernier avait

soin de prendre ses indications chronologiques dans les documents authentiques originaux, ordres de service, pièces de comptabilité, etc., on est bien forcé de lui accorder sur ce point plus de créance qu'aux autres écrivains. Or, on va voir que, selon lui, les Espagnols commencèrent l'attaque de Mers-el-Kebir le *lundi 13 juillet 1506* ; que le même jour, à la faveur de la nuit, ils débarquèrent sur la presqu'île où est bâtie la place, s'emparèrent de tous ses accès, interceptant ainsi tout secours de terre et de mer et jusques à l'eau. Car la garnison ne pouvait plus aller en puiser au dehors, et les citernes qu'elle avait au dedans, son unique ressource intérieure pour cet approvisionnement, se trouvaient alors totalement épuisées, par suite d'une longue sécheresse. C'est ce qui la décida à capituler le mardi 14 juillet.

Mais reprenons le récit de notre auteur :

..... Voyant qu'il ne pouvait entrer de secours ni par terre ni par mer, les gens de Mers-el-Kebir achevèrent de se décourager ; ils reconnaissaient, d'ailleurs, que s'ils s'obstinaient dans la défense, ils n'obtiendraient plus la vie sauve. Quelque dissentiment régnait toutefois à cet égard entre les principaux de la ville ; mais, enfin, on se décida à se rendre, moyennant la vie sauve seulement. Cette affaire se débattit et s'accorda chez le mezouar (1), lequel est une espèce d'alcade major de la justice. Cet homme avait été esclave à Carthagène et savait parler une sorte de jargon castillan : en traitant de la pénible extrémité à laquelle ils étaient réduits et du mal plus grand qu'ils avaient en perspective, il fit à ses coreligionnaires un bref raisonnement où il leur mettait sous les yeux les grandes victoires des rois d'Espagne contre les musulmans et les autres peuples, leur rappelant de quelle façon les souverains de Portugal avaient pris Ceuta, Tanger, Arzila et Alcassar Zaguer (Serir), sur la côte

(1) Il paraît que ce mezouar n'avait pas exactement les mêmes attributions que celui d'Alger dont la juridiction ne s'exerçait guère que sur les filles publiques. Parmi les nombreuses causes d'incertitude et d'erreur que présente l'histoire de ce pays, il y a les variantes de signification qu'un même nom de fonction subit d'une époque et d'une contrée à l'autre.

du royaume de Fez, près du détroit de Gibraltar et de l'Espagne; sans oublier Melilla qui, à leur connaissance, appartenait aussi aux chrétiens, lesquels occupaient encore toutes ces places. En somme, il leur dit que s'ils attendaient la fin du siège ils ne pouvaient espérer de conserver la liberté ni même la vie; qu'ils ne pouvaient pas espérer davantage que l'ennemi qui les pressait se relâchât du blocus et levât le siège, quand il tenait la place complètement entourée, qu'il avait pris pied sur elle de toutes parts en occupant tout passage par lequel un secours pourrait leur arriver de terre ou de mer. Ce qu'ils avaient donc de mieux à faire, concluait-il, c'était de rendre Mers-el-Kebir, sans s'imposer de plus grands efforts ni s'exposer à de plus graves infortunes; sans attendre, enfin, le moment où ils ne trouveraient plus nulle miséricorde de la part d'un ennemi qui serait exaspéré de ce que lui aurait fait souffrir la défense, celle-ci ne pouvant plus d'ailleurs être bien grande, attendu leurs faibles forces comparées à la puissante armée de terre et de mer qu'ils avaient sur les bras et qui était venue là pour un immuable dessein qu'elle n'abandonnerait plus.

Pendant que ceci se passait à l'intérieur de la place, dans la nuit du lundi, le 13 juillet, les chrétiens demeurant sur le qui-vive et fermes à leurs postes, attendant le jour pour continuer à battre les défenses, un nègre chrétien qui avait appartenu aux Portugais vaincus à Mers-el-Kebir en 1501, se laissa couler du haut du rempart au moyen d'une corde, précisément à l'endroit où se trouvait Don Diego Fernandez de Cordoba, marquis de Comarès et Alcade des pages (le général en chef des Espagnols). Il apprit à ce général que le caïd qui défendait la place avait été tué par un des premiers coups de canon de l'attaque; qu'il n'y avait plus d'eau dans la ville et que ne pouvant en aller chercher au dehors, comme de coutume, la garnison était décidée à capituler le lendemain matin. Le seul opposant à cette résolution était un jeune homme de la montagne de Guiza, un certain Moussa Ben Ali qui, dans la soirée antérieure à l'arrivée des chrétiens, s'était introduit clandestinement dans la place pour courtiser une belle fille morisque dont il était épris, Alia bent Gardin, la sœur du caïd

qui venait d'être tué. En voyant apparaître l'armée chrétienne, le lundi, il voulut sortir de la forteresse (quand l'obscurité lui permettrait de s'éloigner sans être aperçu des autres Mores), mais il trouva alors les passages occupés par les Espagnols sur tout le versant de la montagne (1). Rentré à Mers-el-Kebir, il n'osa rien dire de ce qu'il venait d'observer pour ne pas augmenter le trouble des habitants qu'il avait vus (le matin) frappés de stupeur et les yeux rivés sur cette flotte qui se disposait à entrer dans leur port. Ceux-ci ne se doutaient donc pas encore que l'ennemi était débarqué et tout prêt à l'attaque. D'après le nègre, ce jeune more était seul d'avis de ne pas se rendre, disant qu'il fallait mourir tous pour la défense. Mais les autres musulmans, sans faire cas de son avis, arborèrent un petit drapeau blanc sur le rempart, le mardi matin 14 juillet. Le marquis, l'ayant aperçu, fit cesser le feu de l'artillerie et ordonna à quatre hommes d'aller au pied de la muraille, avec un interprète, pour savoir ce que les Mores voulaient et ce que signifiait leur signal. Quand les chrétiens se furent approchés, les indigènes leur déclarèrent qu'ils consentaient à évacuer la ville si on les laissait sortir librement avec leurs biens meubles. Le marquis fut très-joyeux de cette détermination qui lui évitait une perte de monde et de temps ; et il ordonna d'aller leur dire qu'il acceptait avec la condition qu'en fait de meubles, chacun ne prendrait avec lui que ce qu'il pouvait porter lui-même et en une fois. Il ajouta qu'avant de partir, ils auraient à remettre en liberté tous leurs esclaves chrétiens dont le nègre avait fourni la liste. Ces malheureux étaient alors enfermés dans des silos où ils mouraient de faim et de soif. Il y en avait 35, la plupart Portugais et Provençaux de la déroute de 1501 ; le reste se composait d'Espagnols, de Français et d'Italiens. Dans le nombre, on comptait 7 femmes.

Quand ils furent tous en présence du marquis, celui-ci leur

(1) La position délicate de ce jeune more entré, sorti, puis revenu clandestinement à Mers-el-Kebir et ne voulant pas compromettre sa maîtresse, n'est pas suffisamment caractérisée par Suarez, ce qui a obligé le traducteur à introduire une parenthèse que la situation autorise, et qui éclaircit la narration.

demanda s'il y en avait encore d'autres, car il craignait que les Mores n'en eussent tué pour se venger du mal que leur causait l'attaque. Les captifs répondirent que c'était tout et ils ajoutèrent que s'il y en avait eu davantage, ils n'auraient pu l'ignorer dans un endroit aussi resserré, d'une très-petite population et où ils étaient journellement en communication les uns avec les autres.

Cette affaire conclue, le marquis de Comarès accorda trois heures aux Mores pour évacuer la forteresse en se conformant strictement aux conditions arrêtées. Ils ne purent donc emmener ni chevaux ni bêtes de somme; ni emporter aucune arme de trait ou à feu, non plus que des munitions, le tout sous peine de mort. Pour les voir sortir, le marquis passa par mer de la position où il était du côté de l'Est à celle qui se trouve à l'Ouest du fort où était la principale porte de terre et la route par laquelle les vaincus devaient cheminer dans la direction qui leur conviendrait.

Ces gens commencèrent à se retirer à 9 heures du matin; et à midi il n'en restait plus un dans le fort qui fût en état de marcher. Les femmes sortirent d'abord, le visage caché avec leur voile, et les hommes arrivèrent à la suite. Le dernier d'entre eux remit les clefs de Mers-el-Kebir au Marquis, en lui disant: Prends, capitaine, ces clefs et le fort; et que Dieu t'en laisse jouir comme tu l'as su gagner par ta prudence et ta valeur. Et il se remit à marcher avec les autres.

Le détachement espagnol qui avait occupé ce passage si à propos était là rangé, en haie le long de l'étroit chemin par où les vaincus s'en allaient; et, conformément aux ordres du Marquis, il les laissa passer sans se permettre aucun procédé offensant ni même une mauvaise parole.

Le Marquis entra ensuite, à la tête de son monde et bannières déployées, dans le fort de Mers-el-Kebir, où ses chapelains et ceux de la flotte entonnèrent le psaume *Te deum laudamus*, etc.

Au moment où la troupe débarquait sur l'îlot ou plutôt sur le cap où est bâti ce fort, le Marquis avait bâtonné un soldat pour certain désordre qu'il lui vit commettre, agissant

en cela à ce qu'il paraît, comme mestre-de-camp et sergent-major (1).

Mais il trouva ensuite ce même homme avec une tonsure, psalmodiant en compagnie d'autres prêtres, et il acquit la certitude qu'il appartenait au clergé et était curé d'une paroisse d'Espagne. Il fit alors arrêter la procession, puis se mettant à genoux devant cet ecclésiastique, il lui baisa la main et lui demanda pardon. Tout le monde loua cette action et quelques-uns s'attendrirent de la grande humilité du Marquis. Quant au prêtre, il lui dit : Que Votre Seigneurie ne s'afflige pas de ce qui s'est passé, car vous avez fait votre devoir plus que je n'ai fait le mien ; puisque vous m'avez puni comme un capitaine punit un soldat dont j'avais alors pris l'habit au lieu de ma soutane, avec la pensée, il est vrai, de servir le Roi et Votre Seigneurie dans cette journée, que Dieu nous a donnée heureuse.

Lorsque le Marquis fit son entrée dans Mers-el-Kebir, il y trouva une vieille moresse qui ne pouvait se tenir debout. Ses coreligionnaires, qui n'avaient pas voulu prendre la peine de l'emmenner, la considéraient sans doute comme perdue. Cette femme questionnée sur son âge répondit qu'elle ne savait rien de certain à cet égard. Pour montrer aux musulmans combien sa parole était sacrée, le Marquis la fit conduire en barque auprès d'Oran, à l'endroit qu'on appelle la Pointe du singe (Punta de la Mona), d'où les Mores la portèrent dans leur ville, en faisant des éloges de la valeur du général espagnol.

Celui-ci fit crier ensuite que, sous peine de sa disgrâce, tout soldat, régulier ou volontaire, tout matelot ou rameur des galères, s'abstint de démolir aucunes murailles ou toitures pour chercher du butin ; car, d'après les ordres du Roi, il fallait conserver cette ville et son port, après les avoir gagnés.

(1) Le traducteur n'est pas sûr d'avoir bien rendu ici la pensée de Suarez dont la phrase assez obscure est ainsi conçue : *Avia el Marques... dado de bastonadas a un soldado por cierto desorden que lo vido hazer que a seguir esto tan bien parece que y ha haciendo officio de mestre-de-campo y sargento-mayor.*

Malgré cette injonction, les gens de guerre, excités par l'appât des trésors, ne cessaient de chercher des cachettes, sondant les murs, creusant le sol; à tel point que le Marquis dût faire publier, comme second ban, par le crieur public, que personne, sous peine de mort, ne s'avisât d'excaver ni démolir. Cela fit enfin cesser les fouilles et les destructions.

Pendant que ces choses se passaient, le Marquis, après avoir fait nettoyer la Grande Mosquée, la fit bénir ce même jour, mardi, dans l'après-dînée, comme église et lieu de réunion chrétienne, sous l'invocation de Saint Michel Archange. Dans la matinée du jour suivant, le mercredi 15 juillet, on y dit une messe solennelle avec accompagnement des trompettes *menestriles* de la flotte. L'office terminé, on recommença à chanter le *Te Deum* et d'autres psaumes, tous rendant grâce à Dieu pour la victoire qu'il leur avait accordée.

La véritable cause de cette victoire avait été l'occupation opportune, faite de nuit, des passages de terre ferme, entrée et sortie de la forteresse, ainsi qu'on l'a dit (1). Cela coupa les forces de la garnison et abattit son courage. Car ils se fussent mieux défendus, s'ils étaient restés maîtres de ces communications qu'ils trouvèrent prises le mardi matin en s'éveillant, ce qu'ils n'avaient jamais cru possible.

Les Espagnols ne trouvèrent pas une goutte d'eau dans Mers-el-Kebir; et tous mouraient de soif par le temps très-chaud qu'il faisait alors. Et, cependant, il y avait là beaucoup de petites citernes, une dans chaque maison pour recueillir l'eau qui tombait des terrasses (mais elles étaient toutes entièrement épuisées). Il arriva alors une chose que l'on peut bien considérer comme un miracle et qui nous a été certifiée par Don Diégo Fernandez de Cordoba y Africa, duc de Cardona, etc., 3^e marquis de Comarès, 8^e alcade des pages et petit-fils

(1) Le passage auquel Suarez renvoie correspond précisément à la lacune qui nous prive du commencement de son récit. Mais grâce à l'habitude où il est de se répéter, nous trouvons ici ce qui manque là bas, les causes de la prompte reddition de Mers-el-Kebir. C'est d'autant plus précieux que les autres historiens ne les indiquent pas, ceux que nous avons à notre portée, du moins.

du même général dont nous parlons ; elle nous a été attestée aussi par plusieurs vieillards, fils des conquérants de Mers-el-Kebir. Et c'est que le jeudi 16 juillet, il survint une tempête d'eau avec éclairs et tonnerre, ce qui arrive rarement (en été) sur la côte de Berbérie. Cette pluie, qui dura trois ou quatre heures sans interruption, fut telle que toutes les citernes de la forteresse se remplirent, elles qui étaient complètement épuisées après deux mois de sécheresse ainsi que le nègre l'avait annoncé au Marquis. Dieu pourvut donc ainsi l'armée espagnole dans une nécessité bien pressante. Car non-seulement il n'y avait pas d'eau dans la place ; mais il ne s'en trouvait pas non plus à proximité, ni source ni réservoir d'eau pluviale ni puits ; et il aurait fallu en aller chercher à grande distance du côté d'Oran, là où les chrétiens ne pouvaient s'aventurer encore, ne connaissant ni la configuration du terrain ni ses mystères. La flotte, de son côté, n'avait que peu d'eau et mauvaise apportée de Malaga et de Cartagène. De sorte, que l'on regarda comme miraculeux ce prompt approvisionnement que Dieu voulut bien leur envoyer. Toute l'armée en fit honneur aux bons sentiments chrétiens et aux saintes intentions du marquis don Diego Fernandez de Cordoba, son chef, qui, aux yeux de tous était le meilleur homme et le plus honorable chevalier de son temps en Espagne, zélé pour le service de Dieu et l'extension de la foi catholique (1).

Les Mores de Mers-el-Kebir ne consommaient pas seulement l'eau des citernes ou réservoirs de la place et des environs immédiats ; ils s'en approvisionnaient aussi à des sources situées l'une, la fontaine des Tortues, à une demi-lieue ouest de là et l'autre, au midi vers Oran, la fontaine des Tours de Ruy Dias de Rojas. Cette eau se transportait, à dos d'hommes ou sur des bêtes de sommes, dans des outres tannées selon la coutume des Mores et Moreses et non dans des cruches de terre ou des vases de cuivre. Les gens délicats faisaient venir leur eau d'Oran dans de grandes outres de veau et de chèvre. On lavait d'ailleurs

(1) Il est bon de faire observer, à propos de cette phrase élogieuse, que Suarez est un partisan déclaré, un client de la maison de Cordoue, dont il donne l'histoire dans son manuscrit, de la page 397 à la page 469.

le linge dans l'eau de mer, comme font encore les chrétiens pour ne pas gaspiller l'eau douce, qui se garde pour boire, préparer les aliments et abreuver les animaux ; toutes choses pour lesquelles l'approvisionnement local suffit. Il n'en était pas ainsi du temps des Mores, parce que ceux-ci disposaient de moins d'espace et ne savaient pas tirer aussi bon parti que les chrétiens des eaux du dedans et du dehors. Ces derniers se sont approprié industrieusement les eaux pluviales qui se précipitent de la montagne et qu'ils font arriver dans des réservoirs construits par eux à cet effet, au moyen des conduits qu'ils ont établis sur un long parcours.

C'est de la façon rapportée précédemment que furent gagnés le port et la ville de Mers-el-Kebir, dans l'espace de deux jours seulement, sur les trois que le roi Fernand V de Léon avait accordés pour l'entreprise. Cette conquête eut lieu en 1506 (1).....

Quant à la conquête de Mers-el-Kebir, si le marquis ne s'y était pas pris comme il le fit d'après le conseil de personnes qui avaient été captifs audit lieu — c'est-à-dire si, tout d'abord, nuitamment et en silence, il n'avait pas pris possession des accès de la place, — jamais il ne se serait rendu maître de celle-ci, ni lui, ni aucun autre capitaine que ce fût ou même prince quelconque du monde chrétien ou payen. Car si cette dernière attaque chrétienne avait échoué, les Mores, restés victorieux, n'en auraient été que plus animés désormais à la défendre. Et, d'ailleurs, quelques années encore, et elle n'eût plus été en leur pouvoir ; car les Barberousses auraient bien trouvé moyen de l'occuper à l'époque où ils couraient déjà la mer avec beaucoup de navires (vers 1512), volant la chrétienté et cherchant des ports de refuge sur les côtes de Berbérie, ce à quoi ils travaillèrent jusqu'à ce qu'ils eussent mis la main sur Alger en 1515. Certes, si alors Oran et Mers-el-Kebir avaient été encore au

(1) Le traducteur supprime ici une dissertation chronologique sur cette date qui ne peut être un objet de controverse, si l'on se rappelle que Suarez la rapporte d'après de nombreuses pièces officielles qu'il avait sous les yeux dans les archives publiques et particulières d'Oran.

pouvoir des musulmans, ils auraient bien préféré cette position à celle d'Alger avec son Pégnon ayant garnison espagnole (1).

Quand les Barberousses s'installèrent à Alger, il y avait onze ans seulement que Mers-el-Kebir était aux Espagnols; ainsi qu'il a été dit déjà, les Turcs l'auraient aujourd'hui et Oran avec, de même qu'ils possèdent Alger et d'autres positions sur la côte de Berbérie, sauf le Pégnon qu'on a recouvré sur eux (2). C'est tout ce qu'on a pu leur reprendre, et dans les autres conquêtes ils se sont maintenus avec vigueur, en faisant des repaires, d'où ils viennent journellement désoler le littoral espagnol et celui d'Italie, la Méditerranée et les îles. Leurs ravages seraient bien autrement considérables, plus fréquents et exercés par beaucoup plus de navires, s'ils étaient maîtres de Mers-el-Kebir et d'Oran!

Le marquis de Comarès a donc rendu un signalé service à l'Espagne et lui a même octroyé un grand bienfait en accourant à temps pour prendre cette forteresse, faute de laquelle le cardinal Fray Don Francisco Ximenès, archevêque de Tolède, ne se serait même pas hasardé à entreprendre la conquête d'Oran, puisqu'il aurait manqué (dans cette hypothèse) d'un pied à terre de ce côté et n'aurait pu s'y ménager des intelligences préalables, toutes choses que le marquis lui procura, ainsi qu'on le verra bientôt (3).

(1) On sait qu'Aroudj, le premier Barberousse, appelé en 1515 par les Algériens pour les délivrer des Espagnols du Pégnon qui les dominaient à portée de mousquet, fit de vaines tentatives pour s'emparer de cette forteresse qui ne fut prise qu'en 1529 par son frère Kheir-ed-Din. Il en subsiste encore quelque chose aujourd'hui, la base de la tour du phare. V. BERBRUGGER, *Pégnon*, p. 91 à 98.

Le traducteur laisse subsister en tête du paragraphe auquel cette note se rapporte, une nouvelle redite de Suarez sur le début de l'entreprise de Mers-el-Kebir; attendu que cette redite est accompagnée de détails nouveaux qui aideront à suppléer la lacune déjà signalée au commencement de la section III.

(2) Ceci doit se rapporter au Peñon de Velez de la Gomera que les Espagnols avaient conquis en 1508, qu'ils perdirent en 1522 et qu'ils reprirent en 1564.

(3) Pour comprendre l'insistance de Suarez sur l'importance de la possession de Mers-el-Kebir et d'Oran, il faut savoir qu'en Espagne il y avait de son temps des ennemis de l'occupation africaine. Les anticolonistes sont de tous les siècles! Le bon Suarez, qui avait pour la contrée

Il y avait quatorze ans seulement que l'Espagne avait achevé la conquête du royaume de Grenade, quand elle gagna Mers-el-Kebir..... (1)..... Il y avait quatre-vingt-dix-sept ans que le roi Don Joan de Portugal, premier de ce nom, avait pris Ceuta (2), sur la côte du royaume de Fez (à l'entrée orientale du détroit de Gibraltar). La première place que les Espagnols gagnèrent sur cette côte (3), Melilla, pris par eux en 1496, est à plus de 60 lieues au levant de Ceuta, sur le même littoral, près de la frontière qui sépare les royaumes de Tlemcen et de Fez (4) et à 54 lieues à l'ouest de Mers-el-Kebir (5).

Le lendemain de la prise de cette dernière place, le marquis de Comarès en envoya la nouvelle au roi Don Fernando, à sa fille doña Juana et à son gendre Philippe 1^{er} (6). Quand le bruit s'en répandit en Espagne, il y eut de grandes réjouissances, surtout dans les contrées maritimes, depuis Gibraltar jusqu'en Catalogne, dans les îles de Majorque, Minorque et Ibiza, car, là, on se sentait désormais à l'abri des corsaires de cette ville; et chacun en rendait grâce au marquis de Comarès dont ce service, ajouté à d'autres, étendit la renommée par le monde.

Les rois répondirent à ce marquis qu'il fallait garder Mers-el-Kebir et, pour cela, y laisser la garnison qui lui paraîtrait suf-

oranaise l'affection dont on se prend si aisément pour le sol algérien, ne laissait échapper aucune occasion de plaider pour elle. Et d'ailleurs c'était en même temps glorifier la maison de Cordoue dont on a vu qu'il était un fidèle et zélé client.

(1) Le traducteur supprime ici une petite dissertation historique assez inexacte, quand elle n'est pas un lieu commun.

(2) Cette conquête eut lieu le 15 août 1415. Les Espagnols n'occupèrent Ceuta qu'en 1580.

(3) La phrase de Suarez a dû ici subir une correction; car elle avait un sens équivoque que la connaissance des faits indiquait avec évidence et permettait de rectifier facilement.

(4) Suarez veut parler de la Moulouya, cette rivière qui, de temps immémorial, avait servi de frontière de ce côté, et que nous seuls avons abandonnée dans ces derniers temps pour placer *en deçà* la ligne qui nous sépare du Maroc.

(5) Suarez avait laissé le chiffre de la distance en blanc; nous l'indiquons d'après la carte de Don Francisco Coello.

(6) Ces deux derniers, connus vulgairement sous le nom de Jeanne la folle et de Philippe le Beau, sont la mère et le père de Charles-Quint.

fisante, puis renvoyer le reste, avec la flotte en Espagne. En exécution de cet ordre, il ne garda que mille hommes, la plupart fantassins et le reste artilleurs, en y ajoutant quelques cavaliers montés à la genette (avec étriers courts) qu'il fit lever, envoyant chercher des chevaux à Malaga ou en achetant des Mores, qui s'étaient mis aussitôt en rapport avec lui et venaient pacifiquement vendre leurs denrées à la place.

..... De même, on comprend dans ce nombre des places de cette forteresse, celles qui furent réservées pour les constructions, car il fallut aussitôt beaucoup réparer pour obvier aux imperfections de la forteresse, du village, des remparts et des portes, et aussi (pour loger) le monde nécessaire. Un brigantin ou frégate devait stationner ordinairement dans ce port pour ce qu'il conviendrait de faire dire en Espagne et aux Rois (1).

Et pour que le tout se fit plus complètement et avec plus d'exactitude, le marquis resta en personne dans la place, selon l'ordre des rois qui ne voyaient personne plus capable d'accomplir cette mission. Celui-ci s'en réjouit sentant que cela obligeait la meilleure troupe de l'armement à rester avec lui, comme y restèrent en effet beaucoup de noblesse, capitaines et chevaliers de l'Andalousie, tels que son parent et lieutenant Don Martin de Argote et le capitaine Machin (Martin ?) de Angulo ; Rodrigo Mendez, de Rueda ; Pedro de Godoy, de Cordoba ; Fernando Holguin, de Malaga et beaucoup d'autres soldats valeureux.

(1) Le traducteur a rendu de son mieux ce paragraphe, assez inintelligible et qui se rattache si peu à ce qui précède qu'on doit croire à une lacune antérieure. Voici, du reste, le texte exact de Suarez à cet endroit : lo mismo se encluye en este numero de plaças en aquella fuerça las que en ella quedaron para las fabricas que luego fueron menester de muchos reparos de ynperficiones de la fuerça su poblacion muralla y puertas y lomesmo la gente que avia menester un bergantin o fragata que avia de aver ordinario en aquel puerto paro lo que fuese necesario avisar en España y a los Reyes.

IV.

*Relations politiques et militaires des chrétiens de Mers-el-Kebir
avec les Mores des environs d'Oran.*

Après la prise de Mers-el-Kebir, les Mores des lieux environnants, — Carraza, Bozifar, La Onza, Bolota (1), — lieux situés sur le versant nord de la montagne de Guiza, près de la mer, et à l'ouest de la place, commencèrent, avec d'autres indigènes du même district montagneux, à faire la guerre aux chrétiens, se flattant de pouvoir se défendre contre eux et de conserver, à la fin, leur indépendance primitive et leurs antiques demeures à proximité de la forteresse.

Dans ce but, ils soldèrent d'autres mores pour les garder de jour et de nuit; mais voyant que cette attitude hostile ne leur valait rien et que les Espagnols arrivaient jusqu'à leurs maisons, tuant, blessant ou capturant les personnes et détruisant tout ce qu'ils pouvaient atteindre, ils résolurent de demander l'aman à la place. Toutefois, ils soumièrent d'abord leurs intentions à leur chef, le caïd ou gouverneur musulman d'Oran, et lui exposèrent que, sans cette garantie, il n'y avait plus moyen pour eux de vivre sur cette montagne, pas plus dans les villages bâtis que sous la tente mobile des Arabes; d'autant plus que, par le grand froid et les neiges de cette année, il leur fallait rapprocher leurs troupeaux de la marine, à portée de Mers-el-Kebir, selon leur coutume annuelle, par de semblables températures; car cette région du littoral était chaude, hâtive et fertile en herbe, dont leur bétail ne pouvait jouir, cependant, sans le consentement des chrétiens. Les Mores de Carraza, Bozifar et La Onza pouvaient encore moins se rendre à Oran, c'est-à-dire passer en vue de

(1) Aucun de ces villages indigènes du xvi^e siècle ne subsiste aujourd'hui, au moins sur les cartes. Le nom d'un seul, *Bozifar*, se retrouve dans celui de *Bousefer*, qui se donne à un petit cours d'eau et à un annexe de la commune d'Oran. Quant à la montagne de Guiza, les géographes modernes la désignent sous le nom hybride de *Djebel-Santo*, auquel l'arabe et l'espagnol ont fourni leur contingent.

Mers-el-Kebir sans courir le risque d'être pris ou tués dans les embuscades chrétiennes organisées sur cette route, leur communication naturelle et immémoriale. Quant à gravir la montagne d'un côté pour la descendre de l'autre, afin d'aller à Oran par une voie différente, ce leur était une bien grande fatigue sans être beaucoup plus sûr, car Mers-el-Kebir était précisément au pied de cette montagne et surveillait le passage sur Oran.

Donc, pour se mettre à l'abri sur ce point et sur le reste, les Mores demandèrent un sauf-conduit au marquis de Comarès, en mars 1507, et on le leur délivra par écrit en arabe et en idiome castillan (1), dans la forme et teneur employées depuis lors en pareil cas par les autres capitaines-généraux de ces places, ainsi qu'on en verra des exemples dans cette histoire avec des modèles des clauses spéciales de ces safes-conduits.

Dans le chapitre . . . du 2^e livre de cet ouvrage, on a dit comment le roi de Tlemcen, Moula Abd-Allah ben Zian, fils de Moula Hamed Bousebou ben Zian, ressentit vivement l'occupation de Mers-el-Kebir par les chrétiens. Cet infidèle voyait là un premier pas vers la conquête de tout son royaume sur l'islamisme. En outre, cette occupation faisait une brèche notable dans le revenu annuel qu'il tirait de la douane de ces ports. Pour y remédier autant que possible, il ordonna d'abord de concentrer désormais toute la perception à Oran et d'y exercer la plus grande vigilance, attendu le voisinage immédiat des chrétiens, recommandant beaucoup ce point au caïd général qui en avait la charge.

Il lui envoya aussi l'ordre d'enrôler et de solder, à raison de dix *doblas zeyenes* (2) par mois, deux mille cavaliers mores pour-

(1) Le texte dit : « En lengua araviga y *aljamia* castellana. » En dehors de la Péninsule, on appliquait ce nom de *aljamia* à l'arabe corrompu des Maures d'Espagne, et ceux-ci le disaient de la *langue castillane*. D'après son étymologie, *aljamia* veut dire *aggrégation d'individus*. Quand on l'emploie dans le sens ci-dessus, il y a donc sous-entente du mot *langue*.

(2) *Dobla zeyen* (le *dobla zahen* des lexiques espagnols) et, mieux, *dobla ziania*, est une expression équivoque. Si c'est un double ziani (monnaie des rois zyanites de Tlemcen), il valait environ 3 fr. 20 cent. ; si c'est un double ordinaire, il ne valait guère que la moitié.

vus de cottes d'armes, lances et rondaches, qui formeraient la garde permanente d'Oran et constitueraient en même temps une garnison de frontière contre les chrétiens de Mers-el-Kebir.

Il lui enjoignit encore d'inscrire et de mettre sur le pied de guerre tous les autres mores, fantassins ou cavaliers, de la ville et des alentours; de les avertir de se tenir prêts à combattre dès que la défense l'exigerait; et il leur octroya, à cette occasion, quelques libertés et franchises dont ses autres sujets ne jouissaient pas.

La solde de ces deux mille cavaliers devait se prendre sur les recettes royales — droits d'entrée et de sortie — qui, dorénavant, ainsi qu'on l'a dit, ne se feraient plus qu'à Oran. Le roi pensait, d'ailleurs, que le revenu ne pouvait pas être bien grand, après la perte du commerce de Mers-el-Kebir, perte qui arrêtait le frètement de la plupart des marchandises qui, par cette voie, arrivaient à Oran ou en sortaient.

Ce prince croyait qu'en tenant Oran en armes il serait à même de profiter de quelque occasion de recouvrer Mers-el-Kebir, vu le grand voisinage des deux places; mais il advint tout le contraire de ce qu'il espérait, car ce fut par Mers-el-Kebir qu'Oran se perdit, comme on le verra tout-à-l'heure.

De vieux mores de la montagne de Guiza, fils ou petits-fils de ceux qui évacuèrent Mers-el-Kebir en 1506, nous ont attesté le fait suivant :

Peu d'années avant la capitulation, un vieux marabout nommé Sidi Aben Guahua (1), s'enfuit brusquement de cette ville en criant à ceux qu'il y laissait derrière lui : « Sortez tous d'ici, quand il en est temps encore; car les chrétiens vont bientôt venir prendre ces deux places ! »

Souvent cet homme avait déclaré qu'il voyait (dans l'avenir) les chrétiens arriver sur une grande flotte, et qu'avec peu de perte ils s'emparaient de Mers-el-Kebir et d'Oran. Quelques mores croyaient à cette prédiction; mais le plus grand nombre traitait Sidi Guahua de fou et de radoteur, prétendant que les chré-

(1) Ce personnage a bien l'air d'être le sidi Mohammed Aouari dont parle M. Fey à la page 51 de son *Histoire d'Oran*. En tout cas, il joue un rôle identique.

tiens, après l'insuccès de leurs deux dernières entreprises, n'essaièrent plus de prendre Mers-el-Kebir, ou que s'ils y revenaient, ajoutaient ces incrédules, il leur adviendrait pis encore, surtout s'ils s'attaquaient à Oran.

Or, quand on vit Mers-el-Kebir pris en effet avec peu de perte par les chrétiens, la sépulture du saint homme — qui était mort, dit-on, un an après la conquête—fut en très-grande vénération. La terre du sol sur lequel on lui avait élevé une mosquée (1), était recueillie comme relique. Selon une autre version, ce marabout devin était mort à Oran même, un an avant que les Espagnols l'occupassent; et, comme on le tenait pour saint, on l'enterra dans l'enceinte même de la cité. On ajoute qu'un an après la prise, les chrétiens, en travaillant à une fontaine pour abreuver les chevaux, au lieu dit *La Carrera* (2), placèrent l'abreuvoir juste au-dessus de la place où les Mores disent qu'il est enterré.

Le marquis de Comarès, après avoir mis les affaires de Mers-el-Kebir en bon ordre, confia le commandement de la place à Martin de Argote, son parent et lieutenant, en compagnie d'autres capitaines et soldats honorables, puis il passa en Espagne pour aller baiser les mains de la reine Dona Juana, qui tenait alors sa cour à Burgos, étant déjà veuve (3) et héritière des royaumes de Léon et de Castille par la mort de son frère le prince Don Juan. Le marquis lui décrivit la ville et le port de Mers-el-Kebir, sa conquête, ainsi qu'Oran, qui se trouve à une lieue de là; il parla de la fertilité du royaume de Tlemcen, des cités de son littoral, et il demanda quelques objets nécessaires à la défense de Mers-el-Kebir.

Il retourna ensuite à cette place sur l'ordre de la reine, qui savait bien que le roi Don Fernando, son père, lui avait confié cette entreprise si heureusement accomplie par lui.

(1) Si le sidi Guahua de Suarez est bien le même personnage que sidi el Aonari, nous dirons que sa mosquée n'existe plus et que le Génie militaire l'a démolie pour élever le bâtiment du campement (V. Fey, *Histoire d'Oran*, p. 177).

(2) La rue de la Carrera, aujourd'hui rue du Vieux-Château, descendait de l'ancienne Casba à la ville (V. *ibid.*, p. 176).

(3) Philippe-le-Beau, son mari, était mort à Burgos le 25 septembre 1306.

Le marquis rejoignit son poste par l'Andalousie où il visita ses terres de Chillon, Espejo et Lucena ; puis, en passant par Antequera, il vit Comarès, de son marquisat, et alla s'embarquer à Malaga pour Mers-el-Kebir, ainsi qu'il avait fait lorsqu'il était parti pour conquérir cette dernière place.

On a prétendu qu'il emmena alors avec lui Ruy Diaz de Rojas, fameux chevalier d'Antequera, descendant des premiers conquérants, colons et défenseurs de cet endroit. Or, nous savons, par le troisième marquis de Comarès, petit-fils du vainqueur de Mers-el-Kebir, que Ruy Diaz était arrivé audit lieu avec l'expédition même qui s'empara de cette place.

A ce voyage, le marquis de Comarès avait demandé cinq mille hommes pour entreprendre la conquête d'Oran et la Reine lui promit d'envoyer ce renfort le plus tôt possible.

Le marquis de Comarès s'embarqua à Malaga, où il prit un grand approvisionnement de munitions de guerre et de bouche pour Mers-el-Kebir, d'après l'ordre de la reine, qui enjoignit en même temps que toutes les provisions pour cette place fussent toujours livrées et expédiées à Malaga, ce qui eut lieu aussi pour Oran, après la prise, jusqu'en 1574, époque où les ravitaillements se firent à Cartagène, ainsi qu'on le verra en son lieu et en même temps la cause qui décida ce changement.

Note supplémentaire. — En ce qui concerne la valeur de la *dobla* des Beni Zian, ou du Ziani, dont-il est question à la page 352, nous retrouvons un passage de Suarez, dans ses Rectifications de Marmol, d'après lequel cette monnaie d'or fin, ordinairement frappée à Tlemcen et aussi à Oran, Ténès, Alger et Bougie, valait quatorze à quinze réaux castillans, soit 3 fr. 75 c. s'il s'agit ici du réal de *vellon* ; car si c'est le réal de *plata*, il faut doubler l'évaluation. Après la chute des rois zianites, les turcs continuèrent de frapper des *ziani* pendant quelque temps.

Pour traduction,

A. BERBRUGGER.

(A suivre)